

De « Une raison depuis Freud » à « Une raison depuis Lacan » ?

« Gare à toi si je t'aime »

Citation d'une analysante reprenant Carmen à son compte.

J'ai fait connaissance fin juin avec l'argument de ces journées. Cette mise en avant de la question du couple, ça m'a tout de suite parlé, et ça s'est surtout vérifié cliniquement fin août quand j'ai repris les séances avec les analysants, analysantes surtout, dont j'ai entendu alors d'un nouveau biais ce qu'ils peuvent dire du couple *en question* dans leur existence mais aussi et surtout (*ce que je retiendrai essentiellement ici*) ce que, dans le transfert, ils renvoient de ce couple improbable que chacun/chacune improvise avec celui auquel ils s'adressent comme analyste. Et dont rien ne garantit que ça tienne ensemble.

J'ai été d'abord saisi par cette petite phrase par quoi commence l'argument, « *le couple, ça me débecte* » qui est de Raymond Queneau, m'a-t-on dit depuis, mais qu'on attribue ici facétieusement à Georges Perec puisqu'elle est mise dans la bouche de Zazie. En préambule de mon propos j'en ferai le départ d'un petit apologue qui fait écho à mon propre parcours plongé dans l'histoire collective de ces cinquante dernières années.

Donc, cette Zazie voudrait bien connaître le métro, voire le fameux *métro-boulot-dodo*, mais ce qui m'intéresse ici c'est qu'elle a fort bien réussi à le rater, à ne jamais poinçonner son billet normopathe. En 1959, du haut de ses onze ans, selon du moins la lecture assurément farfelue que je m'autorise, on dirait comme disent les enfants, qu'elle anticipe la *soixantouissance*, qui accouchera neuf ans plus tard de « *cours camarade, le vieux monde est derrière toi* ». On a en effet couru alors quelques années encore de folle errance, laissant derrière soi travail-famille-patrie : on en demandait pas tant, *on demandait juste l'impossible*.

Retenons ici du tripode de la tradition dite alors bourgeoise, le deuxième terme qui nous intéresse ici, la « famille », qui pouvait jusqu'ici justifier le couplage pour assurer la descendance et s'inscrire dans la lignée selon la Loi – entendue comme une Loi de « droit naturel » assurant un *Ordre* symbolique. Quelque temps, en effet, dans ce contexte, les accouplements ne s'en sont plus trop souciés, en pure *dépense*, dirait Bataille, hors Droit et tout système de l'utile, quitte à se rabattre sur ce que couple désigne en Physique, « *un système d'actions dont la somme des résultantes est nulle* ». Autrement dit, ce qui ne sert à rien. Le désir de jouissance pouvait prévaloir et qu'on en reste à la rencontre.

Pourtant « quelque part », comme on disait volontiers alors, insistait tout de même l'exigence de lien électif, de *faire* couple, fût-il ouvert. Lien électif *d'un être-là à un autre-là*, peut-être alors en quête d'un « *nouvel amour* », comme celui que prophétisait Rimbaud (dans le poème *A une raison*), en présoixantouillard qui s'ignore :

« *Un pas de toi, c'est la levée des nouveaux hommes et leur en marche !*

Ta tête se détourne : le nouvel amour ! Ta tête se retourne : le nouvel amour »

Or, il se trouve qu'à peine deux ans plus tard, dans le séminaire *Encore* bien connu, un certain Lacan, en Dupin avisé, vole la lettre au poète et lui en rend raison, *nouvelle raison depuis Freud* : « *L'amour, c'est dans ce texte, le signe, pointé comme tel, qu'on change de raison, et c'est pourquoi le poète s'adresse à cette raison* ». Signe, ajoute-t-il, qu'émerge le discours analytique en son effectivité, c'est-à-dire en acte.

On y reviendra.

Cinquante ans plus tard, le prophète punk de malheur est passé par là : *no future* ! On est en 2023. La trilogie pétainiste fait un retour en force : le travail se dit maintenant *valeur-travail* (en vogue chez nos politiciens), associé au chauvinisme du *souschien*, et à la *noyauté* familialiste de rigueur. Traditionnalisme en réaction violente à ce qui n'est plus le bouillonnement brouillon des années 70 qui se cherchait encore un à venir *dans le collectif*, mais ce qui est devenu aujourd'hui le brouhaha de revendications identitaires, en miroir de l'identitarisme groupal du familialisme/patriotisme, à savoir des identités atomisées en individus supposés s'auto-engendrer, jusque dans leur identité de genre pour les plus radicaux, le tout sur horizon libertarien.

Entre ces deux extrêmes qui sont parfaitement coalescents, celui de l'institution familiale ou communautaire traditionnelle obsédée de racines, et celui de l'auto-entrepreneur post-moderniste de soi-même, insiste toujours la question du couple, mais couple désormais en question permanente pour celles et ceux qui sont pris entre ces deux feux et qui constituent encore l'essentiel de nos patients. Insiste pour le commun l'aspiration résistante à trouver chacun sa chacune et vice versa mais qui s'avère de plus en plus précaire à réaliser, le couple perdant petit à petit ses légitimations institutionnelles, juridiques, religieuses, rituelles ou autres, qui toutes concouraient à ne pas se poser de question quant à la nécessité et à la pérennité du couplage, fût-il devenu désastreux, surtout pour les femmes. Désormais, on se rapproche et se sépare par consentement/mécontentement mutuel au gré des contingences du contrat, au moins implicite qui a pris le relais d'un quelconque « pacte ». Tend à s'effacer progressivement l'axe « vertical » générationnel qui ordonnait les lignées, et constituait, même à partir d'une rencontre amoureuse aléatoire, un *foyer* socialement inscriptible, à la fois atome social et matrice psychique, faisant médiation entre des ascendants voués à disparaître et des descendants promis à succéder, ce qui pouvait faire Loi, au sens transcendantal.

Je ne détaillerai évidemment pas les multiples manifestations de ce devenir sociétal que chacun peut connaître, ni ne tenterait d'en rendre compte, par exemple par la dominance grandissante du discours techno-scientiste ou par celle du discours capitaliste actuel qui associe cette puissance de feu technologique, voire la fusionne, au discours de maître. Mon propos n'est ni sociologique (décrire et analyser le social), ni politique (prendre position pour un avenir collectif), encore moins moral (juger du bien ou mal de ce qui a cours). Cette esquisse, que je reconnais très caricaturale sans doute, n'est là que pour nous rappeler que la psychanalyse, la psychanalyse en intension qui m'intéresse ici, est une pratique qui n'opère pas hors contexte, n'est pas *extraterritoriale*. Même et surtout si c'est une pratique singulière qui en revanche n'a lieu que d'être *excentrique*, ce qui est très différent, mais telle que dans les conditions d'aujourd'hui, elle ne peut se contenter de pérenniser ses acquis dont certains sont manifestement revêtus des habits d'époque. D'où, qu'il soit décisif de continuer plus que jamais à la réinventer à la hauteur des bouleversements qui désorientent la nôtre, d'époque. Je suivrai alors volontiers Jacques Nassif quand il avance la nécessité, pour que la psychanalyse ne meurt pas doucement de maladie sénile, d'oser passer à un « 3^e moment », après celui de Freud et celui de Lacan. Ou, en mes propres termes, après que Lacan ait posé l'exigence d'une « raison depuis Freud » (sous-titre de *L'instance de la lettre*), celle d'une « raison depuis Lacan », à la mesure (ou démesure) du fol monde actuel.

Ce que je viens d'avancer présente l'exigence d'un tel 3^e moment pour la psychanalyse comme motivé de l'extérieur de nos pratiques par le devenir sociétal en pleine mutation. C'est très unilatéral, si l'on s'en tient à une telle causation extrinsèque qui commanderait de « s'adapter » à une sorte de modernité ou post-modernité. En vérité, même si on repère bien sur nos divans des effets de discours et des modalités symptomatiques qui font écho au cyberg-capitalisme et qui remodulent la « subjectivité de notre époque », c'est *intrinsèquement* d'abord que depuis son émergence, la psychanalyse n'existe que dans le mouvement d'ex-sister à soi-même, de s'outre-passer, je dirais à la limite comme Nietzsche de « sauter par-dessus soi-même », même et surtout si périodiquement ça coince dogmatiquement, du fait de l'analyste parvenu à ses limites relatives, C'est alors l'analysant qui parfois dans certaines conditions peut l'amener à le déborder, pour peu que l'analyste y fasse moins résistance et s'autorise un brin de « folie » à le suivre..

Ce que je voudrais par ce détour mettre en évidence, c'est qu'il y aurait tendanciellement une disjonction grandissante qu'accentueront sans doute les biotechnologies, entre le *lien familial* instituant le couple parental et la *liaison amoureuse* qui accouple l'un et l'autre de rencontre. Le *devenir sociétal*, sur ce point, nous interroge, tant dans notre pratique d'écoute des analysants témoignant de la précarité du lien amoureux que dans nos théorisations qui jusqu'ici font la part belle au couple parents/enfants, au couple parental vu de leur enfant (Œdipe et au-delà) et donc à l'efficace de la Loi au sens transcendantal de ce qui inscrit dans les générations.

Ca n'efface pas pour autant bien sûr la dimension parentale elle-même, et les enjeux du *devenir sujet* de l'individu qui s'est trouvé être né mais, si Loi symbolique il y a à faire valoir en psychanalyse (d'où seulement en venir à parler), *ce qui fait ainsi Loi* ne peut plus constituer un *Ordre*, càd rencontrer dans le socius un sol censé anhistorique sur lequel plus ou moins s'arrimer. La question « *d'où viennent les enfants* », celle dite de l'origine, évidemment *persiste, père-siste*, mais elle se redouble de cette autre « *d'où viennent les parents ?* », pour emprunter cette formule à JJ Moscovitz qui en a fait le titre d'un livre, dont la catastrophe civilisationnelle de la Shoah a mis à découvert l'abîme, mais qui se réactualise tout autrement aujourd'hui, de façon à la fois silencieuse et chronique, dans le contexte du nouveau capitalisme bio-algorithmique.

Ca réoriente le travail d'analyse : car pour autant, comme le souligne Nathalie Zalstman reprenant Antelme que l'humain ne se tient dans la vie (vie au double sens indissociable de *Zoe*, survivant, et de *Bio*, parlêtre) qu'à se référer en dernière instance à *l'Espèce humaine*, la *Kulturarbeit* qui s'y emploie ne repose plus sur un sol ni même un sous-sol, mais borde un *trou* dans le symbolique. Nous reviendrait alors que ce ne soit pas un « trou noir »... Car si l'enjeu d'une analyse aujourd'hui menée au-delà d'une amélioration symptomatique est d'aborder plus ou moins cette trouure dans l'histoire, ce n'est évidemment pas pour laisser l'analysant se faire aspirer dans ce trou sans retour, dans le fond sans fond d'une origine impossible à fonder ; il s'agit de l'accompagner dans cette *expérience-limite* jusqu'à en revenir, et s'en tenir de là en dernier ressort : « *se tenir dans l'ouvert* », comme me l'a formulé un analysant qui

d'emblée venait demander à l'analyste moins un traitement du symptôme qu'une telle éthique.

Pour autant donc qu'une psychanalyse ne se réduise pas à une thérapie, elle vaut comme *expérience*, au sens fort d'une aventure singulière qui porte aux lisières du langage (ou mieux : du « langager » pour reprendre ce néologisme de Claude Maillard), autrement dit, qui porte *au bout du possible*, comme Bataille en fait *L'expérience intérieure*, c'est-à-dire jusqu'à l'expérience muette de la mort qui ne dit rien à personne, la mort aux deux bouts de la vie. Ou, peut-on dire encore avec Giorgio Agamben, là où « *La constitution du sujet dans et par le langage se source dans l'expulsion même de cette expérience muette* ». C'est ainsi que je comprends comment Jacques Nassif a pour sa part trouvé dans l'élection de certains écrits de Georges Bataille un analysant s'évertuant jusqu'au bout de son possible, au-delà de sa cure, seul devant sa feuille blanche... quoique sans doute pas sans un partenaire plus ou moins clandestin, en l'occurrence Lacan dont on peut penser que son parcours sans cesse sciant la branche sur laquelle il s'était assis lui doit en partie son inventivité...

Ce qui fait de l'analyse une expérience-limite d'amour impossible, impossible de l'amour au sens d'une passion de l'Être, mais dont justement l'inconsistance soutenue de séance en séance peut donner accès à la vérité fuyante d'un amour qui ni se réifie dans l'Être ni se dissocie en un combat d'égos, *susceptible plutôt de faire tourner l'amour impossible, l'impossible de l'amour, en un amour qui se tient de l'impossible*. Et ça pourrait être là la version transférentielle de ce « nouvel amour » rimbaldien, entre un être-là qui se voue ponctuellement au dés-être et un autre-là (je ne dis pas un autre être-là) se faisant sujet à l'inconscient, et qui dans les temps de l'acte (de l'acte analytique !) signe qu'on change de raison, qu'on en passe par un dire ponctuellement hors discours, donc par un certain tour de folie, signe qu'il y aura eu de l'analyse.

Mais quel étrange couple qui associe ainsi dans la dissymétrie et la séparation, même intensément, analysant et analyste ? La problématique de ces journées m'a mieux fait percevoir que ce qui différencie radicalement et doublement le site analytique par rapport d'une part aux pratiques foncièrement *solipsistes* du philosophe ou de l'artiste, d'autre part aux *relations* de couple s'instituant entre deux êtres-là sur la scène du monde, ...ce qui fait ce que j'ai appelé plus haut l'« excentricité » de la pratique analytique, ce qui donc la singularise, c'est une expérience-limite d'amour impossible, de l'impossible de l'amour comme passion de l'être, mais dont justement l'inconsistance soutenue de séance en séance peut donner accès à la vérité fuyante d'un amour qui seulement ferait alors un couple ni se réifiant dans l'Être ni se dissociant en combat d'égos, *susceptible plutôt de faire tourner l'amour impossible à un amour qui se tient de l'impossible...* et percevoir que la pratique singulière du « deux » en psychanalyse repérée jusqu'ici comme « transfert » se situe à la *pluie d'eux* : « eux », l'individu en sa solitude foncière et le couple se faisant être à nouer une liaison. Ni l'un ni le deux, ni le solipsisme ni l'être un-à-deux, le « couple » analytique est une dyade faisant interface entre « l'Indivi(s)du » qui se présente à la porte de l'analyste et la division qu'il y trouve de se tenir de l'Autre toujours Autre. En ce sens, l'enjeu majeur d'une psychanalyse, aujourd'hui plus que jamais, est de contrer la forclusion de l'Autre que le devenir sociétal tendrait à accomplir quand il se barbarise en discours capitaliste.

Serait-ce là une version transférentielle de ce « nouvel amour », entre un *être-là* qui se voue ponctuellement au dés-être et un *autre-là* (je ne dis pas un autre être-là) se faisant sujet à l'inconscient, et qui signe dans les temps de l'acte (acte analytique !) qu'on « change de raison », qu'il y aura eu de l'analyse?

Changer de raison...

Dans le titre que j'ai proposé à cette intervention, je parle d'« une nouvelle raison depuis Lacan ». *Depuis* à entendre en deux sens : *après, au-delà, c'ad* à constituer, réinventer, ce qu'il nous reviendrait de faire maintenant ; et : *à partir de, en y trouvant ressource* - en l'occurrence, pour cette question du couple, à partir de ce séminaire *Encore* que comme tous ici sans doute j'ai lu et relu. Lecture de près dont je ne ferai évidemment pas étalage ici, n'en retenant que deux traits qu'on n'a peut-être pas tellement mis en relief.

On en retient souvent en premier, impression peut-être induite par la sculpture du Bernin qui illustre la couverture de la première édition, ce qui est dit des mystiques, par où est mise en évidence une forme épurée (épurée de la jouissance phallique) de cette jouissance Autre dite féminine (même pour Jean de La Croix) obtenue dans un amour extatique de Dieu, cet « amour pur » pour reprendre le titre du livre de Jacques Lebrun, qui va jusqu'à la fameuse « supposition impossible ». Ce n'est pas faux ni inessentiel, mais finalement ce sont très peu de pages, et surtout, cela fait surtout apparaître en contrepoint que *tout ce séminaire*, depuis les premiers mots où il est d'emblée question de « *lit de plein emploi* », interroge désir jouissance et amour entre partenaires ici-bas. Il s'agit dans tout ce texte de la rencontre de *corps parlants*, mettant en jeu le *sexuel*, c'ad l'Autre sexe, illustrée par Achille avec Briséis, et non avec une déesse.

L'amour pur mystique, ou extatique confronte bien réellement à la jouissance de l'Autre, éprouvée dans son corps par la mystique, mais aucun *autre* n'est là en présence *pour* « symboliser » en son corps le lieu de ce grand Autre, le présentifier de ses états de corps, l'exposer, voire le « *sexposer* » pour reprendre un beau néologisme de J.L.Nancy. On peut bien faire de Dieu (ou de la Vérité, grand V) une personne, et même trois, jamais un « individu » support du sujet vu en perspective amoureuse comme ce qui fait un de l'autre corps.

Affaire donc de corps à corps en présence, d'entre-corps où l'instance de l'Autre d'où « je » se fait parlant, se corporise, se localise dans cet autre-là en « Autre sexe ». Ce qui ramène toute l'affaire projetée jusqu'ici dans un certain « Ciel » - qu'il soit de Dieu par exemple thomiste, ou des « Idées » par exemple platoniciennes - au *réel* bien « terrestre », en ce sens « a-thée », et *immanent*, du non-rapport sexuel, de la béance entre jouissance phallique à jouissance Autre. Ce qui est nouveau ici, par rapport à ce qui a été ainsi travaillé depuis 15 ans par Lacan, c'est de ne plus considérer « le sujet » dans la problématique d'une abstraction, d'une neutralité *d'être-là*, comme le font nécessairement les philosophes (tous, même à essayer pathétiquement de faire advenir « autrui » à partir de soi – même Levinas) mais de faire de *l'être sexué* même le « fond de l'affaire » en psychanalyse. Autrement dit, il ne s'agit plus de simplement penser « le » sujet en « valeur absolue » comme on dit en arithmétique pour neutraliser les signes +- , c'ad abstrait de

toute sexualité dans son articulation au lieu de l'Autre d'où se fonde « le » désir (essentiel du travail de théorisation précédent), mais de penser ce qui d'emblée divise selon le sexuel, selon la référence discordante au *se jouit*.

Le lieu même d'où parler (l'Autre) est ainsi directement indexé sur le différent sexuel, l'Autre n'est autre que l'Autre sexe. Et pour autant que l'Autre n'est pas transcendant, pas sans corps (depuis 67), *le lieu du Lieu* de l'Autre ne peut que se localiser dans le *corps d'un autre* en voisinage, cet autre-là en présence, au lit de plein emploi...

Et par extension, ou dérivation, au lit de désemploi, au lit dévidé de son emploi, où analyste et analysant sont bien là en présence l'un de l'autre, aussi éloignés soient-ils d'être sur la même longueur d'onde. La preuve a contrario que la séance analytique ne saurait être le lieu d'une expérience mystique, que *la dimension du couple lui est immanente*, en est que le *passage à l'acte* y est toujours possible, pas toujours évité on le sait bien, qu'il y a donc pour le moins un *interdit*, convoquant une éthique pour le soutenir, éthique à entendre d'abord au minimum ici comme *déontologie*. *Mais justement, est-ce suffisant, est-ce satisfaisant d'en rendre compte ainsi?* L'enjeu analytique de cet hypothétique « nouvel amour » ne serait-il pas de ne pas se contenter, dans cet amour de transfert, d'en écarter par un interdit la « menace » sexuelle sous une forme ou une autre d'abstinence volontaire, que cet interdit soit « justifié » moralement ou « calculé » stratégiquement (comme le font l'amour courtois ou « l'amour platonique » tel que Socrate le met en jeu dans le *Banquet*) ? Sa portée ne serait-il pas qu'on puisse en venir à une mise en jeu d'un amour de/dans le transfert qui *inclurait* le non-rapport sexuel, qui le *réaliserait* comme tel c'est-à-dire plutôt, en risquant ce néologisme, le *réaliserait*, à savoir comme *tenant de l'impossible*, rendant superflu un *interdit* ? Un amour qui mettrait en jeu une éthique non simplement au sens déontologique, d'inspiration morale ou technique, mais au sens d'une éthique du réel, proprement analytique ?

Je redonne sur ce point la parole à Natacha, une de ces analysantes qui convoquent l'analyste à sortir de son engoncement solipsiste, voire pourrait contribuer comme passeuse à ce que « *la psychanalyse elle-même se soumette à une procédure de passe* », selon le vœu de Jacques Nassif. Je cite :

« *Le danseur soutient la danseuse. Classiquement, c'est comme ça. Le danseur est là pour donner appui, à la danseuse, qui elle est la vedette. Voilà un code que Mikhaïl Barychnikov avait fait éclater. Lui, pour avoir réussi son entreprise de danser libre, il a estimé qu'un homme (je parle aussi bien de l'analyste, souligne-t-elle - je ne tourne pas autour du pot) devait apprendre à danser comme une femme (l'analysant/l'analysante) et pas seulement faire le pilier pour elle ou le porteur de ses figures. Il doit apprendre à utiliser son corps comme sa partenaire-femme le fait. Ainsi ce Barychnikov, il expulse, ça jouit hors de lui. Il ex-siste.* ».

Mouvement qui ne va pas sans résistance, y compris côté analyste, note-elle encore :

« *Vous me laissez pénétrer dans ce champ flottant avec mes dires*

C'est souple

Mais il y a quelque chose qui résiste

Est-ce de mon ressort ? Et pour le fuir je préfère penser que ça vient de vous ?

Ou est-ce du vôtre, votre résistance ? Votre reste d'insistance ? Reste d'assistance ? »...

Resterait à reprendre la question de cet amour nouveau sinon pur, un amour qui ne se heurterait pas à l'impasse de faire Un dans la perspective de l'Être, et engagerait plutôt une passe à la question du couple envisagée dans sa « réalité duelle » c'est-à-dire dyadique, à savoir sans la rabattre sur la reconduction, embrouillée d'oedipianisation, du couple parental où l'enfant a pu s'empêtrer dans les parents, *s'emparentrêter*. J'ai annoncé inconsidérément ce deuxième point à relever depuis le séminaire *Encore*. Ce n'est pas le lieu de suivre la trace des élaborations tortueuses de Lacan qui pourrait, nous donnant, d'un amour féroce, la réponse qu'il n'a pas, nous en offrir du moins les prémisses. Je me contenterai alors de le faire dire par deux poètes :

Samuel Beckett (dans « *Premier amour* »): « *Ce qu'on appelle l'amour, c'est l'exil, avec de temps en temps une carte postale du pays...* ». Ou, dans les termes de Lacan dans une de ses dernières formules « *rencontre chez le partenaire des symptômes, des affects, de tout ce qui chez chacun, comme parlant, marque la trace de son exil du rapport sexuel* ».

Joe Bousquet (dans *Langage entier*) : « *La vie est toujours au seuil d'elle-même, en attente dans nos yeux de son éclat véritable.... Par la grâce d'un cher visage, on enfuit dans la douceur de vivre tout ce qui nous a jamais arraché à la pesanteur des instants... Pour que mon amour, quelque temps, devienne espace et brise étoilée, il fallait que nous soyons séparés* ».

Le dit *nouvel amour* n'est pas un amour nouveau, autre amour que ceux qu'on sait jusqu'ici, mais ce qui dans « *tout amour* » est ce temps de passe fulgurante où se joue dans la contingence et via l'entre-aperçu de l'Autre toujours Autre prenant corps en un autre-là, le *miroitement* de la Chose dans l'objet. Il n'y a nul furet qui court à appréhender, mais son illusion-même, ce mirage d'une « âme », cette semblance d'un « parêtre », *anime effectivement* la ronde des discours et fait passer de l'un à l'autre ce qui ne se préhende pas.

En fin de compte, l'analyse – du moins celle de névrosé - poussée jusqu'à son terme, ce qui n'est pas si courant, mettrait paradoxalement en jeu l'amour à *l'envers* du processus amoureux tel qu'il se joue dans la « vraie vie »: ce qui est au tout début de la reconnaissance amoureuse dans cette « vraie vie », de se *rencontrer* pour amoureuxment s'engager dans une *relation* qui bientôt tend à se faire trompeusement *rapport*, a lieu ici à la fin, à l'issue d'une longue relation -transférentielle- fort trompeuse : enfin, en fin, on se sera rencontrés, congénères du réel, congénères *en rien* qui soit : mais qu'ils *en rient*. Il ne reste dès lors rien à faire d'autre que se séparer.

Sans la haine, puisqu'on a quitté le bord de l'être.

On pourrait alors parler d'un *amour de l'analyste*
(comme tenant d'emblée de la séparation),
qui permettrait à la *jouissance de l'analyste*
(d'être imaginativement cet analyste)
de condescendre au *désir de l'analyste*

(de porter la parole de l'analysant au dire).

S'il y a quelque chose de « *l'expérience intérieure* » dans le « champ de Bataille » d'une analyse, il y a sur ce praticable divan/fauteuil, de l'autre en présence, de l'autre en corps, donnant *lieu (localité) au Lieu* (instance) de l'Autre, *non une feuille de papier mais une sorte de couple et parfois de l'amour assez fou pour s'en tenir au dire*.

Pour autant du moins que le désir de l'analyste opère, de porter la parole de l'analysant, et que l'analyste n'y EST pas, comme sujet, dans le *passage de l'acte*, au moins le temps, l'esps d'un laps, où son être-là s'évide assez pour rejoindre *l'excédence* (excès-danse ?) de l'autre-là qui s'impose à des moments cruciaux. C'était déjà le cas au départ (qui se renouvelle à chaque acte), dans ce temps de passe à l'analyste dont le tour de folie a amené Lacan à inventer la passe pour tenter d'en saisir quelque chose ; ce sera le cas au terme de chaque cure pour s'autoriser le moment venu à se « faire laisser tomber ».

Là serait l'écart du psychanalyste au psychologue.